

Au Secours !

Nos grands journaux qui nous régalaient quotidiennement d'assassinats sans nombre, nous donnant comme surcroît la photographie de l'arme qui a servi au meurtrier pour perpétrer son crime, ces mêmes journaux ont trouvé un moyen d'activer avec plus de force la fièvre de terreur que leurs macabres récits ont fait naître dans l'esprit de leurs lecteurs. Il appert, que nous, pauvres femmes, qui n'avions pas besoin de cela pour être à plaindre, sommes de trop dans la ville de Montréal et qu'on cherche à nous en éliminer. Un nouveau Jacques l'Éventreur s'est chargé de la besogne et cette entreprise ne m'a pas l'air à rencontrer toute l'opposition qu'on devrait en attendre.

Le monsieur en question fréquente avec assiduité les abords des églises les mieux connues, à commencer par celle de St-Louis de France, où il a tenté sa lugubre expérience, et opère à toute heure du jour, principalement à bonne heure, le matin ; il a eu au moins l'esprit de comprendre que pour examiner toutes les femmes de Montréal, il lui fallait se lever de grand matin.

On raconte maints cas, qui font frémir, à ce point, que nous sommes à nous demander si il est prudent pour nous de marcher dans la rue sans être accompagnées. Puisqu'il ne se trouve aucune âme charitable chez le sexe fort pour nous protéger d'une manière efficace, au moins, vendons chèrement notre vie et protestons contre leur apathie.

Mais non, vraiment, est-il donc possible qu'on ne puisse trouver personne, ne fût-ce que les pères et les frères des victimes, pour organiser une battue de par la ville afin de se saisir de ce dangereux individu ? On s'est bien déplacé pour livrer un combat homérique à un tigre imaginaire, pourquoi ne courrait-on pas sus à la bête féroce qui règne en souveraine dans la métropole ?

Allons, messieurs ! Vous dont les ancêtres ont donné leur vie pour leur "dame", protégez-nous. Vous ne risquerez pas un seul cheveu de votre tête cette fois, et toutes les femmes, dont je me fais l'interprète, ne cesseront de vous remercier.

CLAIRE-SUZETTE.

Réminiscences

Dans d'intéressants souvenirs, M. Ernest Legouvé raconte une confidence des plus curieuses que lui fit Rachel, un matin qu'il était allé la voir à Auteuil pour causer de sa "Médée".

L'auteur et la tragédienne venaient de parler de Polyeucte et de Pauline :

— "Oh ! Pauline, me dit-elle, le rôle que j'ai peut-être le plus aimé... je pourrais dire, que j'ai le plus vénéré dans ma vie !"

Elle appuya fortement sur ce mot "vénéré".

— Il m'a inspiré un sentiment bien étrange et auquel bien peu de gens ajouteraient foi.

— Lequel ?

— Vous rappelez-vous qu'après avoir créé avec grand succès le personnage de Pauline, je l'abandonnai tout à coup ?

— Je me rappelle même, lui dis-je, une explication singulière donnée à cet abandon.

— Je la connais, votre explication ! reprit-elle en riant, on a prétendu que j'étais jalouse de Beauvallet dans "Polyeucte !" Moi, jalouse de Beauvallet !... comme c'est vraisemblable ! La vérité, reprit-elle avec force, c'est que si je cessai quelque temps de représenter Pauline... c'était par respect pour elle ! Le comment, je vais vous le dire. Oh ! je suis une fille plus bizarre que vous ne le croyez. Il y a eu dans ma vie un hasard, fatal qui m'a fait rencontrer un homme, bas de sentiments et d'idées, mais puissant d'intelligence, et qui prit bientôt sur moi un empi-

re... que j'ai toujours maudit en le subissant.

Pourquoi le subissez-vous ?

— Oh ! Pourquoi ? Pourquoi ? vous autres gens d'esprit, vous vous croyez des yeux de lynx et vous n'êtes que des taupes ; quand il s'agit de lire dans notre cœur, à nous, femmes et actrices, vous n'y voyez goutte ! Il est vrai que nous n'y comprenons souvent rien nous-mêmes ! Pourquoi je me soumettais à un homme que je haïssais et que je méprisais ? Parce qu'il avait barre sur moi ! Parce qu'il avait surpris un secret dont il s'armait contre moi ! Parce qu'il m'avait persuadé qu'il pouvait beaucoup pour mon avenir de théâtre !... Faut-il tout vous dire ? Je ne suis pas bien sûre que sa puissance de perversité ne fût pas une force à mes yeux ! Et pourtant telle était mon aversion pour lui qu'un jour à une représentation de "Marie-Stuart", au premier acte, je mis dans ma poche un petit pistolet, avec l'idée bien arrêtée de me pencher vers la petite loge de baignoire d'avant-scène, où il venait trôner insolemment tous les jours où je jouais, et de le tuer en pleine représentation ! Quel effet cela aurait fait !

A ce mot qui sentait si bien la comédienne, je me mis à sourire.

— Je comprends, me dit-elle ; vous croyez que tout cela n'est qu'une scène de théâtre que je vous joue... Eh bien ! ajouta-t-elle avec une force singulière, sachez-le pourtant ! Et croyez-le ! car c'est la vérité pure ! Si je quittai brusquement le rôle de Pauline, c'est que je me sentis indigne de le jouer, c'est qu'à un certain moment, je fus saisie d'une telle haine contre moi-même, qu'il me fut impossible de représenter une créature si noble ! d'exprimer des sentiments si purs ! Ces vers admirables me déchiraient la bouche ! Je ne pouvais plus les dire ! je ne pouvais plus !

Son accent était si vrai, si profond, que je cessai de sourire. Elle reprit alors avec une attitude et une voix que je n'oublierai jamais.